

**HISTOIRE ET MILIEU:  
QUELQUES REMARQUES SUR LES DIFFÉRENTS TYPES D'INSERTION DE  
L'HOMME DANS LE MILIEU EN GUYANE**

Pierre GRENAND

Programme ORSTOM, INPA CP 478, 69000 Manaus, Brésil.

**SUMMARY**

The historical conditions for the genesis of the shifting cultivation performed by Amerindians are reviewed. Before the European settlements in Guyanas, the historical events had no important effects upon the relationships between man activities and environment.

Agriculture by slash and burn methods represented 40 to 50 per cent of the nutritional resources, but animal proteins capture (hunting and fishing) was socially valorized.

With the Europeans arrival, agriculture became not only the basis for substance of permanent settlements, but overall the sources for commercial products. After a period of fighting for land owning, especially near the coast, the soils have been cultivated with indian methods, but only around the permanent centers for administrative and military purposes. The conditions of the man actions upon the environment suffer then a drastic change.

The creole type of agriculture is still dependent of economical orientation and space occupation which are external to it.

This arises the question of the future patterns for a self-centred economy, giving up the ideology of a continuous progress and growing.

Les quelques remarques qui vont être ici jetées sur le papier voudraient prendre en compte dans une région donnée plusieurs idées-force propres aux recherches d'anthropologie et d'écologie humaine contemporaines. Ces idées me semblent d'autant plus importantes qu'elles questionnent fortement certains thèmes de recherche des sciences naturelles:

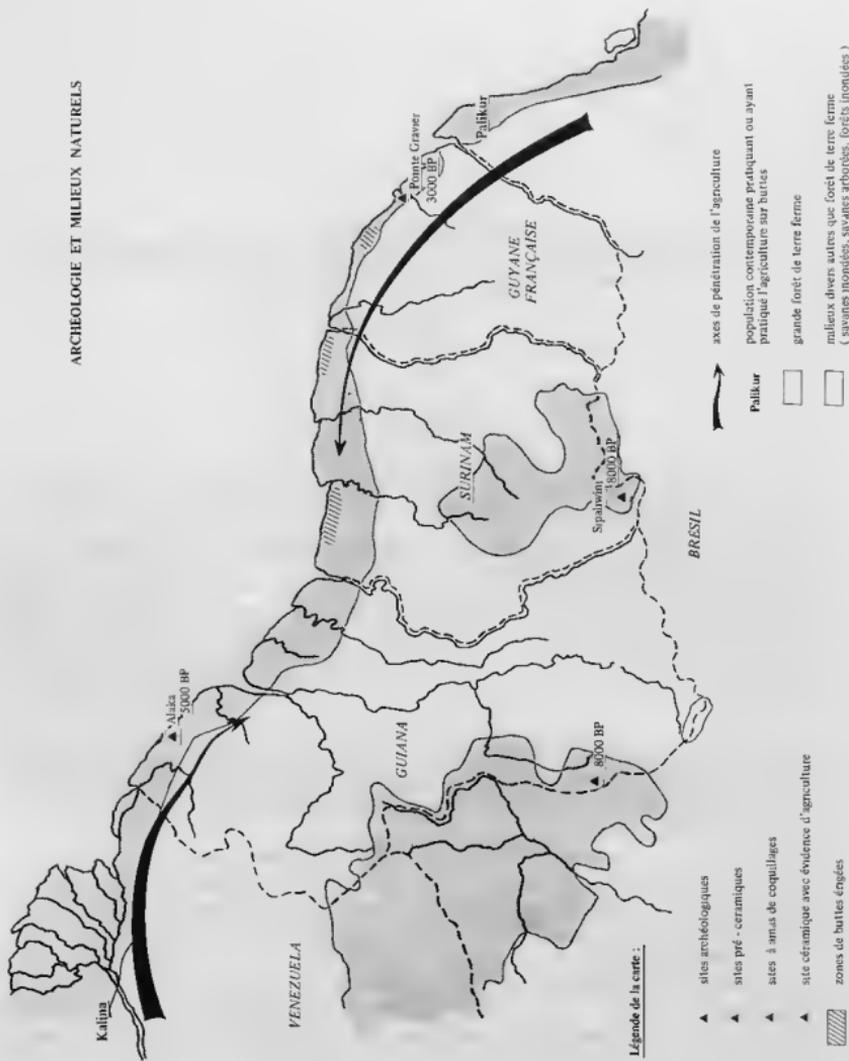
— Y a-t-il un *nombre fini* de types d'exploitation du milieu en forêt amazonienne?

— Quel est l'impact sur la transformation des milieux naturels des processus historiques auxquels furent soumises les sociétés humaines? Autrement dit, dans quelle mesure les avatars historiques influent-ils sur les choix de type d'exploitation du milieu? Dire que les facteurs historiques influent est une évidence, comprendre les processus par lesquels les sociétés les prennent en compte est déjà moins simple.

— En termes idéologiques, comment les sociétés humaines vivent-elles la pénurie ou l'abondance? Une société peut paraître — quantitativement — vivre dans l'abondance et se sentir, nonobstant, dans la pénurie.

Le propos de ce papier n'est pas d'apporter une réponse à ces questions capitales, mais de les tenir toujours présentes à l'esprit, comme toile de fond théorique, au cours d'une discussion sur les différents types d'agriculture sur brûlis en Guyane.

# ARCHEOLOGIE ET MILIEUX NATURELS



## I. — PEUPELEMENT DE LA FORÊT ET DIFFUSION DE L'AGRICULTURE: GENÈSE DE L'ABATTIS AMÉRINDIEN

Les connaissances archéologiques actuelles, certes encore limitées, amènent à penser que l'homme dans les Guyanes s'est d'abord fixé soit dans les savanes de l'intérieur, tels les chasseurs du Sipaliwini, datés entre 7000 et 10000 BP (BUBBERMAN, 1977), soit dans les zones côtières, tels les collecteurs de coquillages d'Alaka, datés entre 5000 et 6000 BP (EVANS et MEGGERS, 1978). La forêt aurait donc constitué un repoussoir ou, pour le moins, une zone non attrayante.

Quant aux preuves de l'existence de l'agriculture dans les Guyanes, elles sont datées à plus de 2000 BP (3000 si l'on inclut la région du delta de l'Orénoque) (BUBBERMAN, 1977; TURENNE, 1973). Les sites sont bien localisés dans une zone boisée, mais toujours à proximité soit de l'océan et d'estuaires, soit au contact forêt/savane<sup>1</sup>. Il semble que l'agriculture ait pénétré en suivant la côte, d'abord par l'ouest, puis par l'est, venant du bas Amazone.

Compte tenu de ces remarques, nous pouvons postuler que l'agriculture s'est d'abord adaptée à des milieux naturels particuliers: îlets boisés au milieu des marécages, lisière de forêt au contact de la savane, «choix» sur lesquels nous reviendrons plus avant.

Cette sélection de zones nécessairement limitées aurait entraîné rapidement de relativement fortes concentrations de population, ce qui pourrait expliquer l'apparition, à côté d'une agriculture de terre ferme liée à la pratique du brûlis, d'une agriculture sédentaire sur buttes de tailles très variables. Toutes ces agricultures étaient centrées sur une dominante d'espèces à tubercules (manioc, ignames — *Dioscorea trifida* surtout — et patates douces). C'est vers 1100 BP (BUBBERMAN, 1977) que l'on peut situer l'épanouissement de ces civilisations.

L'existence côte à côte dans une même zone de deux types d'agriculture est un fait qui mériterait d'être approfondi. Toujours est-il que l'actuel grand nombre de clones de plantes à tubercules (manioc, mais aussi plantes d'importance aujourd'hui secondaire comme l'igname ou la patate douce) cultivé par les Amérindiens des Guyanes et d'Amazonie peut être interprété comme une évidence de l'antiquité de pratiques sédentaires et d'une agriculture ayant eu un rôle dominant dans les activités de subsistance.

Pour revenir plus proprement à notre problème de diffusion, ce ne serait qu'entre 1100 BP et l'arrivée des Européens vers 1550, que l'hinterland forestier des Guyanes aurait vu se généraliser la pratique de l'agriculture sur brûlis.

Les traditions orales de certaines populations amérindiennes actuelles de l'intérieur (Wayana, Tirio) font référence à l'introduction récente de l'agriculture par des groupes de migrants (FRIKEL, 1958; GREINAND, 1982). Par ailleurs, nulle part dans le plateau des Guyanes, l'agriculture sur brûlis ne domine, au point de reléguer pêche, chasse et cueillette au rang d'activités d'appoint (GREINAND et GREINAND, 1979). Pour toutes ces populations, s'il est quantitativement évident que les produits agricoles occupent une place essentielle dans la subsistance (de l'ordre de 40 à 50 % des produits consommés), idéologiquement, cette part essentielle est au contraire centrée sur la capture des protéines animales. Leur itinérance est donc fondamentalement liée à la diminution des rendements d'un territoire où sont pratiquées par ordre d'importance décroissante, chasse, pêche et cueillette, l'épuisement des sols avec des densités de 0,3 habitants/km<sup>2</sup> (hier comme aujourd'hui) étant virtuellement impossible...

Dans la zone côtière, s'il est certain que les civilisations des buttes érigées avaient disparu à l'arrivée des Européens, leur mode d'organisation de l'espace leur a, à mon sens, largement survécu. En effet, les populations amérindiennes de ces régions se sont trouvées, et se trouvent toujours, sans que nous traitions trop longuement des causalités, dans l'obligation d'exploiter les protéines de milieux riches saisonnièrement et limitées géographiquement: marais inondables, frange côtière. L'agriculture s'est littéralement moulée dans ce

<sup>1</sup> Il est à noter que l'apparition de l'agriculture dans le bassin amazonien intervient approximativement au cours du retour offensif de la forêt après la dernière sécheresse du Quaternaire calée entre 4000 et 2500 BP (MEGERS, 1976; HAFFER, 1969).

*limitées géographiquement* : marais inondables, frange côtière<sup>2</sup>. L'agriculture s'est littéralement moulée dans ce schéma, prenant à son tour une importance capitale et favorisant sans aucun doute des densités de populations plus importantes (jusqu'à 9,5 habitants/km<sup>2</sup> selon DENEVAN, 1976) que dans l'hinterland forestier. Le souvenir de l'utilisation récente de buttes chez les Palikur et leur survivance chez les Kaliña du Venezuela constituent autant de preuves de la persistance de l'interpénétration des deux systèmes agricoles (DENEVAN et SCHWERIN, 1978; GREHAND, 1981).

La raréfaction de l'agriculture sur buttes est à mettre au compte de la baisse démographique catastrophique des populations amérindiennes dont l'agriculture sur brûlis a peu à peu suffi à couvrir les besoins alimentaires.

En définitive, ce qui caractérise ces systèmes agricoles amérindiens, c'est :

- qu'ils soient dominants ou non, leur adaptation souple aux autres activités de subsistance;
- l'interpénétrabilité des systèmes en présence.

Dans tout cela cependant, la relation homme/milieu est influencée et non pas dominée par les accidents historiques. Observons maintenant une situation radicalement inverse.

## II. — DU SYSTÈME DE PLANTATION À L'ABATTIS CRÉOLE

Les Européens arrivent dans les Guyanes au début du XVI<sup>e</sup> siècle, mais pendant 120 ans, les tentatives de colonisation seront rares et toutes soldées par des échecs, cependant que la région (côtière uniquement) sera considérée comme une zone de traite commerciale. Ce n'est que vers 1630 que les nations de l'Europe du Nord-Ouest (ici Français, Hollandais et Anglais) vont fonder sur la côte des colonies agricoles durables.

Il est intéressant de noter que c'est dans cette zone côtière et lors de cette phase du contact qu'il y aura une lutte acharnée entre Amérindiens et Européens en raison du nouvel enjeu : la terre. Ces conflits ne se reproduiront plus lors de la pénétration dans l'intérieur à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, car les Européens ne cesseront plus d'y être à nouveau des gens de passage.

Cette digression nous aura permis d'entrevoir, derrière le conflit pour la possession du sol, un nouveau monde d'exploitation : en l'occurrence, une agriculture intensive dont les buts étaient le ravitaillement partiel de colonies de peuplement, mais surtout la commercialisation. Cette commercialisation des produits tropicaux fut, rappelons-le, l'un des maillons essentiels du colbertisme. La dernière caractérisation du système, et non des moindres, fut l'introduction d'une population servile africaine.

S'il réalisa ses objectifs dans les Antilles et une partie de la Guyane hollandaise par exemple, le système de plantation aboutit ailleurs, comme en Guyane française, à une toute autre réalité. Ici, on n'obtiendra jamais les productions attendues, ce qui affectera en seconde main le réapprovisionnement en esclaves et amènera les petits planteurs et leurs esclaves (la moyenne était, selon JOLIVET, 1979, de 10 à 15 esclaves par habitation en Guyane) à consacrer l'essentiel de leurs efforts à la survie.

A cette fin, esclaves noirs et maîtres blancs, quoique totalement séparés par leur condition sociale, adopteront pourtant ensemble l'agriculture sur brûlis sur les « terres hautes ».

Pourtant, même si l'essentiel des techniques est amérindien, de même que les espèces cultivées, les composantes sociologiques se différencient fondamentalement de cet apport autochtone<sup>3</sup>.

En effet, qu'il s'agisse de l'abattis vivrier du planteur, du « samedi-nègre » réservé à l'esclave pour jardiner et assurer ainsi son ravitaillement, ou même qu'il s'agisse des petites parcelles octroyées parfois aux esclaves pour leur assurer un pécule, toutes ces exploitations sont, par essence, incluses dans un processus de commercialisation : l'abattis vivrier et le « samedi-nègre » permettent au maître de faire l'économie d'achats de vivres, voire de vendre un surplus; les abattis des esclaves les amènent idéologiquement à participer

<sup>2</sup> Pour les premiers, migrations d'oiseaux (Anatidés) et assèchement estival favorisant la concentration des poissons et tortues d'eau douce; pour la seconde, migrations de poissons (Siluridés, Mugilidés) et de Chéloniens (grandes tortues marines).

<sup>3</sup> L'analyse du système de plantation et de sa transformation en habitation a été minutieusement élaborée par M. J. JOLIVET divers travaux (1972, 1979, 1982) que nous repreneons ici... pour en tirer des conclusions un peu différentes.

à l'économie du marché, puisque la moindre et très relative aisance, ou plutôt autonomie, passait nécessairement par la vente de surplus agricoles.

A cette orientation économique plaquée sur la nécessité de subsistance, vient s'ajouter une relative fixation des terroirs sur des critères totalement différents de ceux des Amérindiens : postes militaires proches, possibilités de communiquer avec la ville par la mer, proximité obligatoire des grandes plantations...

Ces caractéristiques vont peser d'un poids très lourd sur ce qu'on appelle aujourd'hui «abattis créole» (CAPUS et GELY, 1980) ou «habitation créole» (JOLIVET, 1979).

Ce type d'exploitation naît spontanément en 1848 et se caractérise par l'apparition presque immédiate d'un habitat dispersé, le lien majeur unissant les habitants d'un «quartier» (ou région) étant l'entraide collective dite «mahury». Cette dispersion reste cependant liée aux centres définis ci-dessus.

Pendant une première période d'une quarantaine d'années, on assistera à un glissement net vers une stricte autosubsistance, chasse, pêche et cueillette devenant une part importante du système. Bien que l'on manque de documents, le peu qui nous est parvenu prouve cependant que la vente de surplus n'avait pas cessé et que par ailleurs le désir de la propriété n'était pas absent des préoccupations des habitants.

C'est aussi pendant cette période que des pratiques agricoles spécifiquement créoles sont probablement mises au point comme les «abattis-marécages» réservés aux *Colocasia* ou les «jardins», véritables petits systèmes agro-forestiers entourant les habitations.

La ruée vers l'or, commencée en gros vers 1870, va bloquer la progression du système vers l'autonomisation et réorienter totalement la population créole vers l'économie monétaire, soit par la participation directe des hommes à la quête de l'or, soit par la création de réseaux commerciaux lucratifs, soit encore (cas limité à la commune de Ouanary) par la commercialisation massive de farine de manioc destinée aux placers.

A partir de cette période également, le «bourg» va prévaloir sur l'habitation isolée et oblitérer considérablement le libre-choix des zones cultivables. Il est cependant juste de dire que l'«abattis créole» n'aboutit jamais à une situation dramatique de «terminal shifting cultivation» (DENEVAN, 1978), quoique les conditions économiques aient été apparemment réunies. A mon sens, plusieurs facteurs intervinrent alors : la faiblesse démographique sous-tendant elle-même la faiblesse de la demande en produits agro-alimentaires, et le remplacement des produits locaux par des produits importés.

L'agriculture devint peu à peu pour la population créole à la fois une activité de repli, conservant indubitablement un fort parfum de liberté, et une activité où il est impossible de faire fortune... D'où, paradoxalement son maintien après la fin de la période de l'or, la population ne pouvant tout de même pas être dans son entier absorbée par le secteur tertiaire...

### III. — CONCLUSION · «ABATTIS» ET CHOIX DE SOCIÉTÉ

Il est donc certain, et le cas de la Guyane est ici particulièrement éclairant, que :

— le milieu naturel de la forêt équatoriale n'a toléré qu'un nombre restreint de systèmes agricoles, et ce, quel que soit le type de société qui les mettait en œuvre ;

— l'adéquation ou l'inadéquation des types de société aux systèmes agricoles est un facteur évolutif essentiel.

L'agriculture amérindienne nous est apparue comme étant profondément intégrée dans la société et son écosystème. En revanche, l'agriculture créole, en dépit d'une forte adaptabilité (CAPUS et GELY, 1980 ; BOYE, 1982) reste fondamentalement conditionnée par des orientations économiques et une occupation de l'espace qui lui sont extérieures.

Cette dichotomie, que l'on peut qualifier de dramatique puisqu'elle laisse les hommes meurtris, devrait amener à méditer, à une époque où l'on parle de plus en plus d'économie auto-centrée, d'abord sur le concept de développement, et conséquemment, sur les choix de sociétés qu'impliquent les agricultures dites

traditionnelles, qu'elles soient sur brûlis ou non.

Cela ne peut passer, à mon sens, que par l'abandon des notions de croissance et des idéologies de progrès. Par quels processus?

## BIBLIOGRAPHIE

- BOYE (C.), 1982. — Contribution à la connaissance d'une commune rurale isolée de la Guyane française: Saint Georges de l'Oyapock. Mémoire de l'Institut supérieur technique d'Outre-Mer, Le Havre, 229 p.
- BUBBERMAN (R. F. C.), 1977. — Préhistorie. In *Encyclopaedia van Surinam*, Leiden, pp. 506-515.
- CAPUS (F.) et GÉLY (A.), 1980. — Agriculture de Saül en Guyane française: occupation dans l'espace et le temps. DEA, Université Paul Sabatier, Toulouse, 74 p.
- DENEVAN (W.), 1976. — The aboriginal population of Amazonia. In *The Native Population of the Americas, in 1492*. Wisconsin Univ. Press, pp. 205-234.
- 1978. — The causes and consequences of shifting cultivation in relation to tropical forest survival. In *The role of geographical research in Latin America, Conference of Latin Americanist Geographers*, Publ. n° 7, Muncie, pp. 69-91.
- DENEVAN (W.) et SCHWERIN (K.), 1978. — Adaptive strategies in Karinya subsistence, *Anthropologica*, 50: 3-91, Caracas.
- GRÉNAND (F.), 1972. — L'art et les techniques culinaires des indiens Wayäpi de Guyane française. *Archives et documents*, Micro-édition, n° 72.031.36. Institut d'ethnologie, Paris, 201 p.
- GRÉNAND (P.), 1981. — Agriculture sur brûlis et changements culturels: le cas des indiens Wayäpi et Palikur de Guyane. *JATBA*, XXVIII: 23-31.
- 1982. — Ainsi parlaient nos ancêtres: Essai d'ethnohistoire wayäpi. *Travaux et documents*, n° 148; ORSTOM, Paris, 408 p.
- GRÉNAND (P.) et GRÉNAND (F.), 1979. — Les Amérindiens de Guyane française aujourd'hui: éléments de compréhension. *JSA*, t. LXVI: 361-382, Paris.
- HAFFER (J.), 1974. — Avian speciation in Tropical South America. Cambridge, Mass.
- JOLIVET (M. J.), 1972. — Ouanary, commune ou communauté? ORSTOM, Cayenne, 109 p.
- 1979. — Les habitations. Planche 19 In *Atlas de la Guyane*, Atlas des départements d'Outre-Mer, n° IV. CNRS-ORSTOM, Paris.
- 1982. — La question créole: essai de sociologie sur la Guyane française. *Mémoires*, n° 96, ORSTOM, Paris, 502 p.
- MEGERS (B. J.), 1976. — Vegetation fluctuation and prehistoric cultural adaptation in Amazonia: some tentative correlations. *World Archeology*, vol. 8, 3: 287-303.
- MEGERS (B. J.) et EVANS (C.), 1978. — Lowland South America and the Antilles. In *Ancient Native Americans*, J. D. JENNINGS (ed.), W. H. Freeman and Co., San Francisco, pp. 543-591.
- TURENNE (J. F.), 1973. — Le gisement de Pointe Gravier (Guyane française). 5<sup>e</sup> Congrès international d'Etudes précolombiennes des Petites Antilles, Antigua, 8 p.